

# Les reporters

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 10

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194164>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
six mois . . . 2 fr. 50  
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### LES ABONNEMENTS

datent du 1<sup>er</sup> janvier, du 1<sup>er</sup> avril, du 1<sup>er</sup> juillet ou du 1<sup>er</sup> octobre.

### Les reporters.

La librairie Ollendorf, à Paris, vient de publier sous le titre : *La villa Bon-Accueil*, un recueil de nouvelles, par M. Ludovic Halévy. Rien de plus piquant que ce volume, dont on pourra juger par les quelques passages que nous empruntons à l'une de ces nouvelles, dans laquelle l'éminent et spirituel écrivain raille avec malice cette manie de reportage dont la presse parisienne fait aujourd'hui un si déplorable abus.

Il s'agit de deux vieux messieurs se promenant dans le parc de Versailles et causant du journalisme, qu'ils envisagent comme un des plus grands maux de notre époque. L'un d'eux explique que, pour devenir journaliste, on commence ordinairement par être reporter, mot anglais par lequel on désigne ceux qui, sans cesse à l'affût des nouvelles de toute sorte, en rendent compte dans les journaux. « Malheureusement, dit-il d'un air navré, ma famille compte un reporter ; c'est mon neveu Joseph. »

L'autre vieux ouvre de grands yeux, et la conversation suivante s'engage :

— Un reporter dans votre famille !... Comment ça a-t-il pu se faire ?

— On peut bien dire que c'est le diable qui s'en est mêlé... Vous connaissez mon neveu Joseph...

— Le petit Joseph ! C'est lui qui est reporter ?

— Lui-même !

— Je le vois encore ici dans le parc, jouant au cerceau, les jambes nues, avec un grand col blanc, il n'y a pas plus de six ou sept ans... Et maintenant il écrit dans les journaux !

— Oui, dans les journaux ! Vous savez que mon frère est pharmacien rue Montorgueil. Une vieille maison, une bonne maison... Et naturellement mon frère se disait : « Après moi, ce sera mon fils. » Joseph piochait la pharmacie, suivait des cours, avait déjà passé un examen... Un garçon rangé, laborieux, qui avait du goût pour le métier. Le dimanche, par plaisir, il faisait des lochs, préparait des potions, collait des étiquettes, roulait des pilules... Mais voilà que par malheur, il y a trois mois environ, un crime se commet dans la rue, à vingt pas de la pharmacie de mon frère.

— Le crime de la rue Montorgueil... Ce commis de magasin qui a tué une petite bonne de brasserie ?

— C'est cela même... Joseph est attiré par des cris, il voit arrêter l'assassin, et, après que la police est partie, il reste là, dans la rue, causant et jabotant. Joseph, le samedi précédent, avait fait une partie de billard avec l'assassin.

— Avec l'assassin !

— Oh ! par hasard... Il le connaissait sans le connaître, il allait au même café, voilà tout, et ils avaient joué ensemble, Joseph et l'assassin, dans une poule au billard... C'était un nommé Nicot... Joseph racontait ça dans son groupe, et vous pensez bien que ça lui donnait de l'importance ! Quand tout d'un coup, voilà un petit blond qui se jette sur Joseph : « Vous connaissez l'assassin ? »

— Un peu... pas beaucoup. J'ai fait une poule au billard avec lui.

— Et vous savez le mobile du crime ?

— L'amour, Monsieur, c'est l'amour. Nicot avait rencontré une nommée Eugénie.

— Vous connaissez aussi la victime ?

— De vue seulement. Elle était là dans le café, le soir de la poule.

— Bien, très bien, mais ne racontez pas ça à tout le monde, venez tout de suite.

Il s'empare de Joseph et le fait monter dans un fiacre qui file au grand trot du côté du boulevard des Italiens. Dix minutes après, Joseph entrait dans une grande salle où il y avait une grande table ; cinq ou six jeunes gens écrivaient, écrivaient autour de cette table.

— Une fière chance, dit le petit blond en entrant, un crime, et ce qu'il y a de mieux comme crime, un crime d'amour, rue Montorgueil, et j'amène l'ami intime de l'assassin.

— Mais, pas du tout, s'écrie Joseph, je le connais à peine.

— Taisez-vous donc, dit tout bas le petit blond à Joseph.

Et il continue :

— Oui, l'ami intime de l'assassin, ils ont été élevés ensemble, et, un quart d'heure avant le crime ils jouaient au billard tous les deux. C'est l'assassin qui a gagné ; il était parfaitement calme.

— Mais pas du tout... C'est samedi que j'ai joué avec...

— Taisez-vous donc... Un quart d'heure avant le crime... C'est bien plus à effet... Allez, venez, venez !

Il emmène Joseph dans une petite pièce où ils étaient seuls, et il lui dit :

— Cette affaire là doit donner une centaine de lignes... Parlez... J'écris. Il y aura 20 francs pour vous.

— Vingt francs !

— Oui, et les voilà d'avance, mais vite, vite à la besogne.

Joseph raconte à ce monsieur tout ce qu'il

savait : qu'un vieux colonel en retraite demeurant dans la maison du crime avait, le premier, entendu les cris de la victime, mais que, paralysé des deux jambes, ce vieux colonel n'avait pu que sonner son domestique ; c'était ce domestique, son ordonnance, un ancien cuirassier, qui avait arrêté l'assassin. Enfin, avec tout cela : la partie de billard, Eugénie, le colonel paralysé, le blondin arrange son article et renvoie Joseph avec 20 francs.

Vous croyez que c'est fini ?

— Je ne crois rien, je suis suffoqué... Le petit Joseph reporter !

— A peine Joseph avait-il mis le pied dehors, que voilà un autre monsieur qui se jette sur lui... Un grand brun celui-là.

— Je vous guettais, dit-il à Joseph, c'est vous qui avez assisté au crime de la rue Montorgueil ?

— Mais non, je n'ai pas assisté...

— Si fait ! Si fait ! Je suis informé, venez.

— Où cela ?

— A mon journal.

— Pourquoi faire ?

— Pour me raconter le crime.

— J'ai déjà dit tout ce que je savais, là, dans cette maison.

— Venez, vous trouverez encore bien quelques petites choses, et je vous donnerai 20 francs.

— Vingt francs.

— Venez ! venez !

Encore une grande salle, encore une grande table verte, encore des jeunes gens qui écrivent, et là, nouvel interrogatoire de Joseph. Il recommence l'histoire du vieux colonel.

— C'est ce que vous leur avez raconté là-bas, dit le grand brun à Joseph.

— Oui, monsieur.

— Alors ça demande un petit arrangement.

Et voilà que le grand brun arrange toute une histoire : que ce vieux colonel paralysé depuis quatorze ans, avait, en entendant les cris déchirants de la victime, éprouvé un tel saisissement, que, tout d'un coup, comme par miracle, il avait retrouvé l'usage de ses jambes, que c'était lui qui s'était élancé à la poursuite de l'assassin, lui qui l'avait arrêté... Et pendant qu'il écrivait cela d'un trait, au courant de la plume, le grand brun disait :

— Parfait ! c'est parfait ! ça vaut cent fois mieux que l'autre récit.

— Oui, dit Joseph, mais ça n'est pas vrai.

— Pas vrai pour vous, parce que vous connaissez l'affaire, mais pour nos cent mille lecteurs qui ne la connaissent pas, ça sera vrai... Ils n'étaient pas là nos cent mille lecteurs... Qu'est-ce qu'ils demandent ? un récit saisisant... Eh bien, ils l'auront !

Et là-dessus, il congédie Joseph, qui rentre à la maison avec ses quarante francs, et qui, naturellement, ne se vante pas de cette escapade. Ce n'est que plus tard qu'il a tout avoué... Seulement, à partir de ce jour-là, Joseph montra moins de goût pour la pharmacie. Il achetait beaucoup de journaux à un sou. Il s'enfermait dans sa chambre pour écrire... on ne savait pas quoi. Enfin il avait un air tout chose, tout drôle.

Il n'est pas nécessaire de pousser plus loin la citation. Tous nos lecteurs ont compris que Joseph est devenu *reporter*.

Monsieur le rédacteur,

Le *Conteur* a parfaitement raison en disant qu'il ne faut pas trop se fier à la graphologie. Il n'est pas nécessaire de posséder beaucoup de science pour juger, à peu de chose près, en ouvrant une lettre, de ce que peut bien être la personne qui l'a écrite. Est-elle distinguée ou vulgaire, calme ou violente, minutieuse ou sans ordre, aime-t-elle le beau ou n'a-t-elle que des goûts peu relevés?... Un seul regard sur l'écriture, sur le papier, suffit à nous renseigner. Vouloir aller plus loin, étudier le moindre trait, le plus petit point, c'est, comme on dit vulgairement, chercher cinq pieds à un mouton.

Depuis que j'ai moi-même fait analyser mon écriture, je n'ai plus aucune foi en la graphologie. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, au lieu de l'énumération des défauts, petits et grands, que je possède bel et bien, l'indulgent graphologue m'a envoyé une liste de qualités toutes plus belles les unes que les autres, et dont, franchement, je ne m'étais jamais douté.

La chose la plus grave qui m'était reprochée était un manque de goût, dans ma toilette, une tendance à négliger ma personne! Voilà qui me parut comique, par exemple, car je craignais justement que mon écriture n'eût fait découvrir que je perdais chaque jour bien du temps devant mon miroir; paraître bel homme a toujours été mon ambition: c'est mon côté faible!

Dans les autres détails de ma vie, le graphologue disait que j'étais soigneux, minutieux même. Cela me faisait un petit changement, car, depuis mon enfance, je n'avais jamais entendu vanter que ma négligence, et, chose plus grave, mon désordre!

Ensuite venaient ses appréciations sur mon cœur. C'en était un comme on n'en trouve pas beaucoup. Si jamais cœur a fait plaisir à quelqu'un, pour sûr ce fut le mien ce jour-là.

C'était dommage seulement qu'une petite voix se mit à murmurer audedans de moi: « On te l'a embelli, tu sais! Rappelle-toi si lorsqu'il était question de partager quelque chose avec

frères et sœurs, il ne t'a pas toujours fallu la plus grosse part. »

Et puis j'étais rempli de douceur. Oui, peut-être de temps en temps; mais il arrive encore souvent que je sens que ça monte et éclate. Il est vrai que cela passe vite, mais j'ai eu cependant de la chance que M. le graphologue ne se soit jamais trouvé là dans le moment, car il aurait supprimé la douceur de sa liste.

Enfin, j'avais des goûts relevés, artistiques, littéraires, que sais-je?... Je n'ose presque pas en parler, tant c'était beau! Eh bien! à ce propos, je dois dire franchement que je suis paysan jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la racine des cheveux, et que je ne changerais pas ma fourche, mon rateau et ma faux contre les plus grands chefs-d'œuvre des savants.

Voilà, en somme, comment la graphologie arrange les choses. Je ne veux pas trop la dénigrer, puisque, une fois en ma vie, j'ai entendu, grâce à elle, faire mon éloge; mais je crois que les graphologues, avec leurs analyses, font souvent comme Mathieu de la Drôme lorsqu'il prédit la pluie pour un jour où le soleil nous envoie ses plus brillants rayons.

Un abonné.

#### On remido molési à trovâ.

Onna brâva fenna dè pè contrè Epalindze, s'on dit, qu'avâi onna felhie malâda, étâi z'ua pè Lozena po queri on remido. Po cein, l'eintrè tsi on apotiquière et le lâi fâ :

- Est-te vo qu'itès lo monsu?
- Oi, que volliâi-vo?
- Eh bin, bailli-mè vâi po veingt centimes d'ouïè.
- Porquîè fèrè?
- Po ma felhie.
- Et qu'est-te que l'a voutra felhie?
- Dâi douleu.
- Et iò a ellie clliâo douleu?
- A Epalindzo, monsu.

#### La fenna dâo municipau.

Se lâi a dâi quartettârès, dâi fifârès, dâi soiffeu et dâi « colondès » dè cabaret, c'est que clliâo pourro diablo on soudzet à 'na maladi que lè dévourè: c'est la maladi dâo gran dè sau dézo la leinga, qu'est onco pi què lè pudzès, kâ s'on est pequâ et gatolhi pè clliâo vermenès, on se pâo grattâ; mâ s'on est bin assâiti, l'édhie ne fâ qu'attusi lo fû; et pi l'a tant pòu dè gout que faut ouïè d'autro. Ora ne faut pas être ébahi se lè carbatiers ont dâi pratiquès, kâ 'na pinta est lo vretablo hépetau po clliâo malâdo.

Et quouï sont clliâo malâdo? Eh bin, y'ein a dein totès lè sortès dè dzeins, mémameint tant qu'è à dâi municipaux. Ne parlo pas pi dâi municipaux dè clliâo

veladzo iò on fâ dâi misès dè bou; mâ d'autro municipaux que sont la fleu dâi bravès dzeins, mâ qu'on adé la dierdietta chetse coumeint on baignolet que n'est pas godzi.

On papâi dè pè lo Pâys d'Amont, qu'on lâi dit « lo Progrès », contè que po reimplaci on municipau qu'étâi z'uo moo et qu'étâi on bon diablo dè son veint, on ein avâi nonmâ on nové. Onna brâva vilhie, que cognessâi lo lulu et qu'appreind que l'a étâ nonmâ, n'avâi pas, à cein que parait, onna bin boune idée dè clliâo meimbro dè la municipalità, kâ le sè met à derè, ein parleint dè la fenna à cé nové candidat: « Eh, mon Diu! ellia poura Sophie, qu'avâi dza tant mauteint dè lo ramachâ di lè pintès, ora que d'est municipau, Diu châ coumeint faré. »

#### A propos de l'enquête sur les logements.

L'enquête sur les logements, qui vient d'être ouverte à Lausanne, et qui a pour but principal de constater l'état des habitations au point de vue hygiénique, démontrera sans doute qu'il existe dans notre ville un certain nombre de locaux insalubres. Une loi interviendra nécessairement plus tard, pour remédier à cet état de choses. Mais cependant combien nous sommes favorisés, sous ce rapport, en comparaison de ce qui existe dans d'autres villes.

Nous en trouvons un exemple frappant dans l'ouvrage de M. Marcelin Pellet, qui vient de paraître à la librairie Charpentier, à Paris.

Lisez un peu ce qu'il nous dit des habitations de quelques quartiers de Naples :

« Dans ces labyrinthes inextricables, vit une population de deux cent mille âmes, au milieu d'une atmosphère que peuvent seuls respirer ceux qui y sont nés. Les façades des maisons se penchent l'une vers l'autre d'une façon inquiétante, maintenues par des arcs-boutants de maçonnerie. Mille cordes tendues soutiennent des guenilles sans nom. En dehors des fenêtres, on a construit avec de vieilles planches provenant de démolitions, des sortes de balcons fermés qui empiètent sur la rue.

» Dès que les rues sont horizontales, de véritables digues d'ordures et d'épluchures, comme il n'en peut exister que dans un pays où les légumes constituent le fonds de l'alimentation, retiennent les eaux vannes et créent de petits étangs boueux. Cet inconvénient touche peu des gens qui marchent sans chaussures et ne connaissent pas d'autre bain de pieds.

» Les maisons sont couvertes d'une lèpre noire, les allées ouvrent leur porte bardée de fer, comme s'il y avait quel-